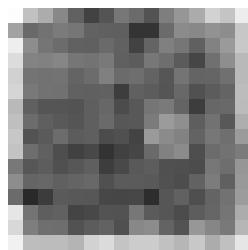
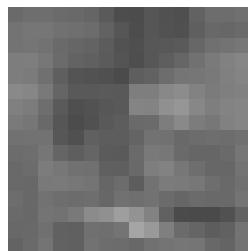


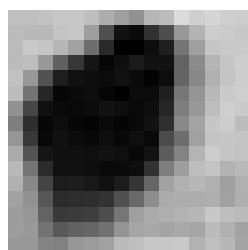
KULTUR-TIPPS

„Alas I Cannot Swim“

(cw) - Wie kann man nur auf so einen Titel kommen? Dass die junge englische Sängerin und Songwriterin Laura Marling - gerade mal volljährig - sich schon längst freigeschwommen hat, daran besteht keinerlei Zweifel. Schon beim Opener „Ghosts“ überzeugt sie: In diesem folkigen, melancholischen Lied trauert sie verflossenen Beziehungen nach und erzählt von den Chimären, die in den Winkeln ihres gebrochenen Herzens sitzen: „There are just ghosts that broke my heart“. Auf ihrem Debütalbum „Alas I Cannot Swim“ bietet Marling traditionellen Folk tiefgründig und schön mit einer Stimme, die so viel älter klingt als sie selbst tatsächlich ist. Und die ein bisschen an Feist erinnert. Instrumental unaufgereggt - mit Gitarre, Geigen, Trommeln - beziehen ihre Arrangements vor allem ihre Frische und Energie aus der Hingabe Marlings: Einige Songs könnten zu echten Ohrwürmern werden wie etwa „My manic & I“. Rund ein dutzend Lieder hat Marling auf ihrem neuen Album versammelt: Einfach eine schöne Platte.

„Taxidoscopio“

(cw) - Eine Weltkarte auf dem CD-Cover mit Ausgangspunkt Griechenland sowie den Zielorten Süd- und Nordamerika, Europa, dem Balkan und Indien. Wie ein Reisetagebuch wirkt das Liedgut der griechischen Sängerin Kristi Stassinopoulou und ihres Lebenspartners Stathis Kalyviotis auf ihrer neuen Platte „Taxidoscopio“. Nicht nur, dass ihre Songtexte in Flugzeughallen, Hotelzimmern und Bambushütten entstanden sind - auch instrumental und melodisch haben sich die beiden von traditioneller Musik beeinflussen lassen: Von griechischen Folklorelementen, die immer irgendwie präsent sind, hin zu spanischen oder gar indischen und arabischen Rhythmen und das Ganze aufgepeppt mit Elektronik und Rock. Jeder Song entspricht aufgrund seiner ganz eigenen Klangfärbung der Atmosphäre eines spezifischen Ortes. Auch die Texte erzählen von den widersprüchlichen Reiseerinnerungen. Ein gelungenes Crossover-Album das einen originellen Einblick in die musikalische Weltkarte vermittelt.

« Begging for a Break »

(lc) - Jay's Pub est une de ces formations luxembourgeoises comme l'aime le Rockbuch : des musiciennes et musiciens qui se connaissent depuis le lycée, qui ont surmonté la crise de l'université qui a eu raison de tant d'autres groupes et qui ne cherchent pas à réinventer la roue, mais à faire dans l'artisanat solide, entendez professionnel. Un de ces groupes dont les membres ont depuis longtemps enterré le rêve de devenir des stars sur MTV, mais qui tire le maximum de chaque concert qu'il peut jouer devant son public. De ce point de vue, « Begging for a Break » est plutôt une réussite. Le son ne laisse rien à désirer, le songwriting n'ennuie jamais, les mélodies sont belles et parfois même enfantines. Pourtant, en écoutant l'album on a l'impression qu'il manque quelque chose à leur musique. Difficile de dire exactement quoi. Disons qu'il leur manque l'audace de faire quelque chose d'exceptionnel et excitant. Il ne faut pas être un rebelle rock n' roll pour faire de la bonne musique, mais un peu plus de cette attitude aurait nettement amélioré le résultat et peut-être transcendé le folk-rock convenu de Jay's Pub.

KULTUR

THEATRE

Mammouth-Man

Luc Caregari

Avec « Mammuthus Exilis », l'ex-journaliste et désormais programmateur théâtral de la Kulturfabrik, Jérôme Netgen, a créé une pièce (auto-)ironique sur l'immobilisme intellectuel.

C'est un type hors d'âge, ce Netgen. Caché derrière ses lunettes de soleil et les ronds de fumée qui émanent de sa cigarette, on pourrait penser que ce type au t-shirt slacker - qui cache mal un petit tatouage - et en jean serait de la génération des twenty-somethings au climax de leur quarter-life-crisis. Mais les cheveux grisonnats, qui apparaissent ça et là au niveau des tempes et juste au-dessus des oreilles trahissent un homme qui n'a rien à voir avec ces créatures qui peuplent les terrasses des cafés en été, clope au bec et mains sur le clavier de leur MacBook dans une pose comme s'ils étaient en train de révolutionner le monde.

« En fait je déteste ces gens », remarque-t-il, comme pour confirmer cette petite pensée. « C'était pendant un séjour en Islande, où je me suis retrouvé dans un de ces cafés avec plein de jeunes intellos qui faisaient l'important, que je me suis rendu compte que je n'avais rien à voir avec ces gens-là », dit-il en reprenant une gorgée de Super Bock, dans le petit café portugais qui longe la Kulturfabrik, et qui - juste pour info - n'a ni terrasse, ni réseau sans fil. Netgen se considère lui-même comme appartenant à une « génération perdue » : trop jeune pour revendiquer mai 68 ou les années 70 rebelles mais trop vieux pour appartenir à la généra-

tion internet. C'est le groupe de celles et ceux qui ont vécu leur adolescence pendant les années 80, décennie perdue entre les « bons vieux jours » et la folie positiviste des années 90. Décennie qui ne voyait pas venir la fin de la guerre froide et qui se complaisait dans de visions du futur qui aujourd'hui en feraient rire plus d'un. Un peu comme les personnages de sa pièce : « Ils vivent dans un milieu intello, qui se plaint dans la nostalgie ou se projette sans cesse dans un futur hypothétique », les décrit Netgen. « En agissant de la sorte, ils oublient malheureusement le présent et courrent le danger de s'isoler totalement du monde. »

Dans la pièce, un couple, Bib et Viv, vit dans son appartement dans le Sud du pays. Lui est un intello débabusé qui ne voit que le mal au monde dont il souhaite qu'il aille au diable. Elle, une employée d'une boîte de pub, qui partage le même phlegme, mais essaie d'y échapper en caressant le projet d'aller vivre à la campagne. S'y ajoutent encore Alvisse, le meilleur pote de Bib, et le seul à vraiment comprendre le couple, ainsi que Julie, jeune étudiante en cinématographie qui veut tourner un court-métrage expérimental sur ce couple d'isolés. Ce qui explique aussi le titre de la pièce « Mammuthus exilis » : les mammouths exilés existaient vraiment. Ce fut une espèce à part, qui a réussi à tromper l'impitoyable sort de l'évolution, en s'exilant sur une île, devant les côtes californiennes. Là-bas, leurs ennemis naturels - qui déclinaient totalement l'espèce des mammouths sur la terre ferme - ne



PHOTO: woxx

L'auteur, ses lunettes et son entourage naturel ...

pouvaient les atteindre. Par contre, ils avaient aussi un nouvel environnement auquel s'adapter, et par conséquence ils rétrécissaient pour finalement n'être pas plus imposants que des veaux. Jolie petite métaphore du Luxembourg en quelque sorte, et aussi - comme l'auteur le révèle au détour d'un sourire suggestif - une part d'autobiographie.

De plus, c'est crédible. Jérôme Netgen a été pendant des années le rédacteur culturel du *Tageblatt*, une sorte de fonctionnaire intellectuel à la merci de la culture événementielle, comme le sont tous les rédacteurs de cette branche. Ce qui lui a aussi permis de connaître parfaitement les rouages du business culturel dans le microcosme luxembourgeois. Qu'il prenne avec humour les absurdités que produit une telle scène repliée sur elle-même est tout à fait à son honneur. D'autre part, pleurer ne sert à rien. Mais peut-être est-ce aussi pourquoi il ne fait pas grand cas de sa personne. Difficile de le dire, d'une part on sent chez Netgen la tension de

celui qui montre pour la première fois une oeuvre au public et met donc en jeu sa propre personne, de l'autre il semble tout à fait détaché de ce business, comme quelqu'un qui a fait la paix avec un vieil adversaire. « En tout cas, je ne cours pas derrière les interviews », se contente-t-il de remarquer, en riant un peu derrière ses lunettes de soleil.

Nous sommes tous des mammouths exilés

Quant à la pièce, « *Mammuthus exilis* » est loin d'être une comédie dans le genre « *Kaméidistéck* » dont le public luxembourgeois est tellement friand, même pas du cabaret. « Je crois qu'Anne Simon est en train d'en faire une pièce drôle, mais ce n'est pas seulement pour rire », décrit-il le travail de « sa » metteuse en scène.

Et l'intéressée de répondre « C'est une tragicomédie, comme le sont toutes les bonnes pièces. C'est un travail

très intéressant que de mettre en scène une pièce luxembourgeoise d'un certain niveau. De plus, je jouis d'une liberté entière pour mon travail, on a même pu fignoler un peu les textes. » Simon apprécie la bonne collaboration en équipe, et le fait de pouvoir mettre en oeuvre toute son expérience acquise au cours des dernières années. « En tant que responsable du théâtre d'enfants et d'adolescents du TNL, j'ai pu pratiquer mon métier avec plus de flexibilité par rapport aux codes rigides qui normalement définissent la mise en scène. »

Le casting de la pièce est également bien choisi. Qui d'autre peut se targuer d'avoir un conseiller communal de Déi Lenk - Marc Baum en l'occurrence, fondateur de la troupe ILL qui co-produit la pièce - pour jouer un intello de gauche désabusé et alcoolique ? Les autres rôles aussi sont bien reparties entre Jean-François Wolff - récemment au grand écran dans « *JCVD* » (voir critique cinéma dans la partie agenda) -, Mireille Wagner qui vient de retrouver enfin les

planches de la scène et la jeune Rosalie Maes, fille de Jean-Paul, qui n'en est tout de même pas à sa première performance. Avec cette équipe dans le dos, la première pièce de Jérôme Netgen est entre de bonnes mains.

Mais que veut-il dire par sa pièce ? « C'est la question à un million d'euros ? », renchérit-il, « en fait il n'y a pas de vraie morale dans ma pièce, elle consiste plutôt en un survol en perspective d'oiseau de la situation de ces personnes. Quoiqu'à la fin, ils ont quelques illusions de moins ». Un peu comme l'auteur aussi, mais lui du moins sait qu'il est un mammouth, ça aide.